

La compétition

Léo Bonneville

Numéro 173, juillet–août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonneville, L. (1994). La compétition. *Séquences*, (173), 12–18.



Photo Foucault

CANNES

Ce matin de mai, en entrant dans la grande salle Lumière, les journalistes furent ravis devant un rideau de scène qui évoquait les principaux films de Federico Fellini. On aurait dit que le maestro attendait 8h30 pour donner le signal au navire de siffler et à Gelsomina de tambouriner et ainsi faire lever la toile et libérer l'écran. Chaque matin, la scène recommençait. Ginger et Fred dansaient toujours et le paon complétait sa roue. C'est dans cette atmosphère fellinienne qu'allait se dérouler le 47e Festival international du film de Cannes, avec ses 23 longs métrages en compétition dont nous rendons compte ci-après.

Léo Bonneville

BELGIQUE

Le Joueur de violon

de Charlie Van Damme

Passant de la direction de la photo à la mise en scène, Charlie Van Damme donne son premier long métrage avec **Le Joueur de violon**. Le film est une adaptation libre du roman *Musikant* d'André Hodeir. Ce joueur de violon veut défier l'insouciance et la solitude en allant jouer dans le métro. Il espère, grâce à son talent et sa virtuosité, transmettre le message inscrit dans le *Concerto* en ré mineur de Beethoven. Les gens passent, certains attentifs, d'autres indifférents. Cette expérience l'amène à négliger le confort pour ne pas rompre avec un instrument qui l'envoûte, car l'art transcende tout. Pour interpréter cet artiste, le cinéaste a invité Richard Berry à jouer de l'archet. Il a fallu trois mois d'apprentissage pour que ce merveilleux acteur arrive à tromper la vigilance des spectateurs, en leur prouvant que les gestes qu'il fait leur renvoient les sons qu'ils entendent. En réalité, c'est le grand violoniste Guidon Kremer qui interprète les oeuvres. Tout serait acceptable si le film ne finissait pas en catastrophe. Le joueur de violon, monté dans une chaloupe, louvoie dans les égoûts en jouant la *Chaconne* de la Partita no 2 de Jean-Sébastien Bach, durant quatorze longues minutes. Désastre, car l'arrivée de la barque a provoqué un rire dévastateur.

CAMBODGE

Les Gens de la rizière

de Rithy Panh

La culture du riz fait partie du fonds culturel du Cambodge, comme la vie intellectuelle, religieuse et artistique. Mais les Kmers rouges ont fait tant de ravages dans ce pays que les enfants à qui l'on demandait d'où venait le riz répondaient: «Des camions de l'ONU». C'est ce déracinement qu'a voulu contrer le jeune cinéaste de trente ans Rithy Panh, en tournant avec les habitants du terroir **Les Gens de la rizière**. Tiré du roman de Shahnouh Ahmad, ce dernier lui fournissait l'histoire d'une famille où successivement meurent le père et la mère. Alors les sept jeunes filles se mettent au travail pour survivre. Nous assistons à cette pénible corvée qui demande de patauger dans la boue pour semer, repiquer, récolter, faner, engranger, tout en évitant le dard des cobras et en chassant les crabes et les étourneaux. Pour éloigner ces derniers,

rien de plus efficace qu'un concert de casseroles et la plantation d'épouvantails. Ainsi donc ce film est fait de gestes, de regards, de silences qui traduisent les exigences d'un travail épuisant. Nous vivons avec une famille aux prises avec la nature et ses éléments. C'est dire le travail rude de ces gens, mais jamais le cinéaste ne tombe dans le mélodrame. Il suffit de montrer les étapes de cette culture pour la rendre crédible et comprendre les efforts de ces ouvriers. Il en ressort un film d'une émotion forte et d'une qualité exceptionnelle.

CANADA

Exotica

de Atom Egoyan

L'*Exotica* c'est une boîte de nuit. Une boîte de nuit comme bien d'autres où l'on a quitté le monde de la rue pour entrer dans un univers trouble. Déjà le timbre du disc jockey vous séduit et les filles se démènent devant des spectateurs distraits. Pourquoi Francis vient-il passer ses soirées à l'*Exotica*? Et toujours devant la même fille qu'il ne faut pas toucher? Tout est bien louche et les gens qui se traînent à l'*Exotica* aussi. Qui est Thomas qui trafique avec discrétion? Et voyez la tenancière qui domine tout ce beau monde. Bref, que veut nous montrer le réalisateur dans ce monde où les gens viennent revivre leurs fantasmes? La vie est-elle si déprimante qu'il faut s'enfermer soir après soir à l'*Exotica* pour s'évader? Quelle équivoque! C'est bien ainsi qu'apparaît ce lieu où le désir et le plaisir

se conjuguent. Atom Egoyan est un artiste qui se défoule de ses complexes en les traitant dans ses films. Il sait mieux que personne traduire la sensualité, la séduction, la complicité, la tiédeur. Il sait créer une atmosphère poisseuse, délétère, suspecte. On comprend qu'il ait obtenu le Prix de la critique internationale pour **Exotica**. C'est le genre de film qui prouve que quelqu'un a autre chose à faire que raconter une petite histoire bien ficelée. Ce sont de troubles intérieurs qu'il traite en traduisant un univers bizarre, mystérieux et même inquiétant. Qui entre à l'*Exotica* ne sait pas trop comment il en sortira. À vous de voir.

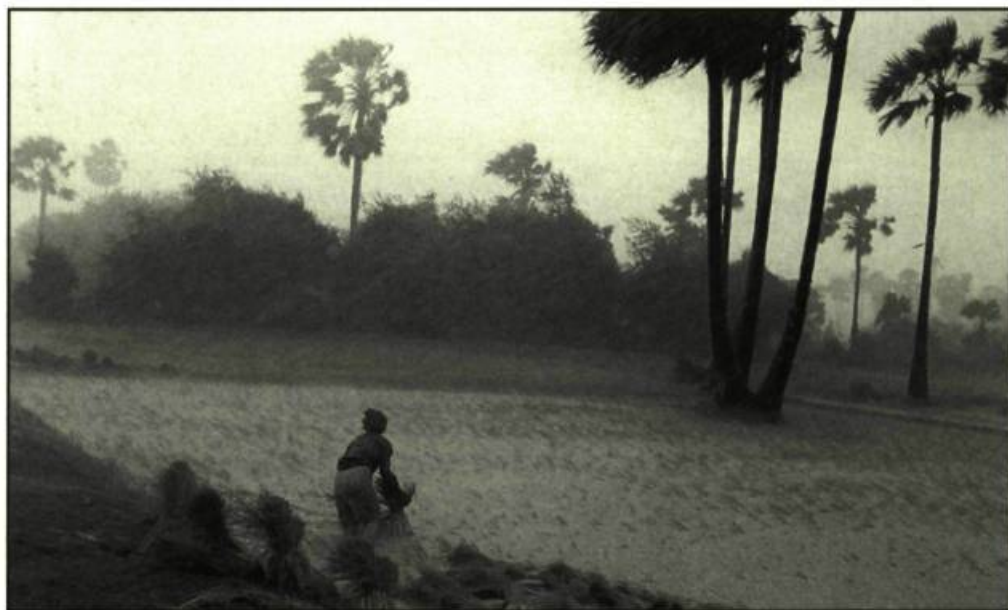
CHINE

Vivre!

de Zhang Yimou

Après **Épouses et Concubines** et **Qui Ju**, Zhang Yimou se tourne vers une famille modeste. Il a ouvert le roman de Yu Hu et l'a adapté à sa façon. Le film va de la prise du pouvoir par Mao à la fin de la révolution culturelle, période passablement exploitée par les cinéastes chinois. Mais contrairement au formalisme de la cinquième génération — dont fait partie Yimou — il a voulu, pour ce film, aller vers le réalisme le plus naturel, regardant vivre les personnages et les accompagnant dans leur cheminement. Éliminant tout effet esthétique, il se contente d'être leur témoin. En les suivant, il retrace ainsi la vie collective chinoise. Car, dans ce grand pays, ce qui importe c'est le collectif. L'individu ne compte pas.

Les Gens de la
rizière
de Rithy Panh





Mrs Parker and the Vicious Circle d'Alan Rudolph

Il est toujours au service de la collectivité. Ainsi le héros de **Vivre** va passer de l'obsession du jeu à la vie commune où il connaîtra les joies et les difficultés d'une famille. En fait, Yimou n'a pas réalisé ce film pour séduire les étrangers, il l'a fait avant tout pour ses compatriotes afin qu'ils puissent se reconnaître. Hélas! à ce jour, le film est interdit dans son pays. De plus, on ne lui a pas permis de venir présenter son film à Cannes. On a délégué ses deux protagonistes. Si cela peut le consoler — sans compromettre sa carrière — son héros a reçu le prix du meilleur interprète et le jury oecuménique a décerné son prix à **Vivre!**

ÉTATS-UNIS

The Hudsucker Proxy
de Joel & Ethan Coen

(Voir critique dans *Séquences*, no 172, mai-juin 1992, p. 40).

Mrs Parker and the Vicious Circle
d'Alan Rudolph

On s'est plaint qu'Alan Rudolph faisait trop bien parler ses personnages. Avec **Mrs Parker and the Vicious Circle**, il ne recevra sûrement pas ce reproche. Nous voici plongés dans le New York des années 30. Égérie d'une quinzaine d'écrivains, Dorothy Parker, romancière, poète et redoutable critique du *New Yorker*, réunissait ces gens régulièrement à l'hôtel Algonquin autour d'une table ronde baptisée «cercle vicieux». Ensemble, ils symbolisaient une époque où la conversation était à l'honneur. Car le langage s'avérait essentiel dans cette petite

société fermée et marginale. Ces écrivains maniaient admirablement l'art de parler et les jeux de mots. Alors trônait Mrs Parker, belle, drôle, mélancolique, cynique même. Ses réparties ne manquaient jamais d'acuité, allant jusqu'à l'impertinence et parfois la grossièreté. Ce qui compte, dans ce film, c'est le climat qu'arrive à créer le cinéaste, un climat plein d'entrain où fusaient les répliques et où chacun poussait son mot sans vergogne. Pour suivre la conversation, Rudolph laisse sa caméra s'attarder sur les personnages dans une ronde verbale pleine d'éclats et de sans-gêne. Jennifer Jason Leigh, dans le rôle de Mrs Parker, se révèle désinvolte et audacieuse sous des dehors sophistiqués. On comprend mal que le jury ait négligé cette performance remarquable.

P.-S. Le film a été entièrement tourné à Montréal et François Séguin a admirablement reconstitué les décors.

Pulp Fiction
de Quentin Tarentino

Quentin Tarentino s'est fait connaître brutalement avec son premier film **Reservoir Dogs**. Le voici avec **Pulp Fiction** qui s'inspire des «pulp magazines» des années 30-40. Le légendaire Black Mask présentait chaque mois des nouvelles policières toujours violentes. C'était des magazines bon marché, de petit format et sans valeur particulière. **Pulp Fiction** raconte (!) l'odyssée sanglante et burlesque de petits malfrats dans la jungle de Hollywood. Qu'est-ce qui intéressait Tarentino dans ces *short stories*, dans ces

nouvelles où, à la fin, tous les fils se nouent? Il nous dit que: «C'est ce foutu moment où le destin n'est plus une abstraction mais une chose spirituelle et charnelle qui vous éclate au visage.» Pour éclater, elle éclate, car ses personnages ne sont nullement des enfants de coeur. Ils s'affichent cyniques, violents, voleurs et même tueurs. Ils traînent dans l'argent, la drogue, la torture. Si une compagne est en difficulté, on n'hésitera pas à lui injecter une dose d'adrénaline dans le coeur. Quand il faut, il faut. Mais cela est si amplifié, si grotesque, si démesuré qu'on en rit. Ce n'est qu'un jeu, mais un jeu d'une précision exemplaire. Alors le cauchemar se résout en parodie. Bref, Tarentino, avec des acteurs de choix, arrive à nous tenir en haleine tout en nous faisant rigoler. La scène du début revient à la fin pour nouer ces péripéties pleines d'humour et d'imprévus. Le public s'amuse follement. Mais offrir la Palme d'or pour ce film, c'est plutôt consternant, surtout quand on considère d'autres films d'une valeur indéniablement supérieure.

FRANCE

La Reine Margot
de Patrice Chéreau

En descendant à Paris au début de mai, je suis frappé par les affiches qui tapissent les colonnes Morris annonçant **La Reine Margot**. Cette affiche, je la retrouve multipliée et démesurément agrandie, tombant du plafond de la gare du Nord. Impossible de faire quelques pas dans Paris sans la rencontrer. Décidément la campagne médiatique bat son plein. Et c'est tout au début du festival que je vais voir enfin cette **Reine Margot** pour laquelle on a dépensé une somme astronomique, non seulement pour la publicité, mais aussi pour assurer un grand déploiement, grâce aux décors et aux costumes. Donc, on n'épargne rien pour donner tout l'éclat possible au mariage du protestant Henri de Navarre avec la catholique Marguerite de Valois dite Margot. La scène rappelle somptueusement le Sacre de Napoléon du fameux tableau de David. Un spectacle à couper le souffle. Mais on assiste aussi au massacre de la Saint-Barthélemy, dans la nuit du 23 au 24 août, c'est-à-dire cinq jours à peine après le célèbre mariage. 3 000 protestants périssent. Le futur Henri IV s'en tire en abjurant le protestantisme. Mais cette tuerie pour laquelle Patrice Chéreau a tenu à ce que la caméra soit à

la portée des gens, comme dans un corps à corps, ne permet pas, en cette sombre nuit, d'identifier les adversaires. C'est la confusion. Et les cadavres tombent dans une charrette à la manière des nazis. D'autre part, le mixage est si mal dosé qu'on ne comprend pas toujours ce qui est dit. Dommage! J'arrête là. (Voir critique page 36).

Grosse fatigue de Michel Blanc

Dix ans après **Marche à l'ombre**, Michel Blanc voit son deuxième film invité dans la compétition officielle. Le sujet lui est venu de Bertrand Blier, mais il l'a développé à sa façon. En fait, il veut montrer comment un artiste vit sa notoriété. C'est un rapport haine-amour. Or, l'introduction percutante donne l'impression que le vrai Michel Blanc se débrouille devant nous. Il fait scandale avec des gestes brusques et des actes répréhensibles. Il passe de maître de cérémonie à animateur dans un supermarché jusqu'au moment où sa copine, Josiane Balasko, l'accuse de la violer. Mais est-ce bien lui? Car il a un sosie. Alors tout se complique. Surviennent dans la vie de Michel Blanc (jouant Michel Blanc) des personnages qui conservent leur véritable nom, dont le plus important pour lui est Carole Bouquet. Apparaîtront furtivement Gérard Jugnot, Mathilda May, Christian Clavier, Régine, Thierry Lhermitte... et même Gilles Jacob, l'imposant directeur général du Festival de Cannes. Chacun, pour ainsi dire, vient faire son numéro. Tout se termine alors que Philippe Noiret va pleurer sous l'Arc de triomphe la mort du cinéma français. Mais, en redescendant avec son compère Michel Blanc, ils sont réquisitionnés pour figurer dans le film de Roman Polanski. Il y a donc encore de l'espoir pour le cinéma français. Bref, **Grosse Fatigue** est un salmigondis qu'on déguste en riant. C'est une farce qui prouve que la notoriété se paie.

Les Patriotes d'Éric Rochant

Qu'est-ce donc qui fait courir Ariel vers le Mossad? Il a tout quitté — parents, amis et Paris — pour entrer dans les services secrets d'Israël. Il devra passer des tests d'entrée et se plier aux exigences de l'emploi. Les débuts ne sont pas faciles. Inexpérimenté, il sera coincé par les siens, alors qu'il est en train d'espionner une

ambassade. Mais c'est le métier qui s'apprend par des échecs. Ariel ne se décourage pas. Il accepte les postes qu'on lui assigne. Le travail ne consiste pas seulement à surveiller, mais à participer à toutes sortes d'activités qui détournent l'attention. C'est ainsi qu'il sera envoyé à Paris, Tel Aviv, Washington. Il affrontera le chantage, le compromis, le pot-de-vin. Bref, tout ce qui est fascinant. Ariel a besoin des autres pour vivre. Quand il sera rejeté, il se sentira démuni, mais il ne flanchera pas. Qu'il soit finalement désigné à la garde des frontières, cela ne le surprend pas. Ce qui compte vraiment c'est le comportement et l'honnêteté du héros qui fait son travail en subissant les conséquences. Quant au cinéaste, il faut admirer avec quel dynamisme il conduit son récit, avec quel art il donne un sens à son rythme, avec quelle subtilité il démonte les mécanismes de l'espionnage. **Les Patriotes** l'éloigne d'**Un monde sans pitié**, mais le confirme comme un cinéaste maître de son métier.

GRANDE-BRETAGNE

The Browning Version de Mike Figgis

Anthony Asquith avait remporté le prix du meilleur scénario et son interprète principal, Michael Redgrave, celui du meilleur acteur pour le même sujet traduit alors sous le titre *L'Ombre d'un homme*. La nouvelle version (en français *Les Leçons de la vie*) a été tournée au sud de

l'Angleterre, dans le Dorset. Nous sommes donc dans une campagne verdoyante aux bâtiments gothiques. Un professeur trompé par sa femme et méconnu de ses élèves décide de prendre une retraite prématurée. Cet énoncé paraît fort banal. Mais il faut entrer dans le collège et voir les cours du professeur de latin/grec et ses relations avec les élèves. Tous n'apprécient pas — loin de là —, la classe des lettres anciennes. Toutefois le jeune Taplow n'est pas insensible aux efforts du professeur. Mais le climax du film, c'est le discours de départ du professeur Andrew Crocker-Harris devant tout le collège réuni. Cet homme bien bâti, figé dans son masque, se révèle sensible, conscient, modeste, sincère. Il gagne, par ses paroles pondérées, la sympathie de toute l'assistance qui l'acclame debout. Cela ne lui arrachera même pas un sourire. Il quittera les lieux discrètement sans emploi et sans compagne. Albert Finney donne à son personnage une puissance, une force étonnante, réalisant ainsi une performance hors pair. Le jeu des acteurs, la beauté des décors, l'intérêt de l'enjeu donnent à ce film une qualité qui transcende le mélo.

INDE

Destinée de Shaji N. Karun

Le film commence par la mort du mari à la suite d'un accident. Cette longue et pénible agonie devient insupportable à voir. À partir de ce premier malheur, la

**The Browning
Version**
de Mike Figgis



veuve devra faire face à la vente de sa vache et de son veau, à la recherche de l'argent pour faire enrôler son fils dans l'armée, à un déménagement imposé par le propriétaire qui réclame son logement. Conséquences: tous ces déboires provoquent des larmes infinies chez cette femme ultra sensible. Ce long métrage, qui se déroule en noir et en blanc, laisse échapper quelques brèves séquences en couleur pour préciser de courts moments de bonheur. Influencé par son compatriote Satyajit Ray, **Destinée** traduit en une heure et quarante-neuf minutes le calvaire de cette pauvre femme... et le nôtre aussi.

IRAN

Au travers des oliviers

d'Abbas Kiarostami

Il y a eu d'abord **Où est la maison de mon ami?**, puis **Et la vie continue**. La trilogie se clôt avec **Au travers des oliviers**.

L'Iran a été terriblement secoué par le tremblement de terre. Malgré tout, oui, la vie continue. Et le cinéaste va tourner un film avec des gens de la région. C'est ainsi que nous assistons à un film dans le film. Les deux protagonistes commencent par s'observer, lui, la désirer, elle, se tenir à l'écart, elle, partir, lui, la suivre. On répète. C'est la fille qui n'arrive pas à dire son texte; c'est le garçon qui ne parvient pas à prendre la chaussure. Rien n'est jamais au point. On le voit, cette répétition rappelle celle de Truffaut dans **La Nuit américaine**: «Je vous présente Pamela». Bref, le film se tourne dans un décor délabré. Par ailleurs, le champ des oliviers révèle la verdeur de la vie. Malheureusement, le film est bavard, répétitif et longuet.

ITALIE

Journal intime

de Nanni Moretti

Nanni Moretti nous prévient qu'il aurait pu appeler son film «Les Îles». «Les quartiers de Rome aussi sont des îles, ou du moins je les vois ainsi, et l'épisode des médecins peut aussi se passer sur une île, celle de la maladie qui isole un homme sitôt qu'il l'aborde». Voilà, vous connaissez le contenu de **Journal intime**⁽¹⁾.

Moretti le contestataire s'est un peu assagi. Il est allé tourner dans Rome, dans les îles et chez les médecins. Il part donc sur sa Vespa (on le voit de dos) parcourir les rues de Rome. En observant les façades romaines, il se laisse aller à des réflexions et à des émotions. Il profite d'une journée

pleine de soleil pour se sentir revivre. Dans un second épisode, on le retrouve dans les îles. Comment ne pas reconnaître le Stromboli (plus fumant que jamais) où Rossellini avait conduit Ingrid Bergman dans un film du même nom. Moretti est à la recherche d'un endroit pour son prochain film. Le troisième chapitre rappelle la maladie qui l'a frappé et les visites qu'il a dû faire chez différents médecins. Finalement, on a découvert qu'il souffrait d'un cancer, alors qu'on le traitait pour une maladie de peau. Dans chaque épisode, l'humour éclate et le spectateur ne manque pas de sourire devant l'incompétence des dermatologues. Avec ce film, Moretti manifeste son retour à la vie. Cela nous vaut un film agréable et sympathique.

(1) La traduction littérale du titre italien devrait être «Mon cher journal». Les Français lui ont substitué *Journal intime*, créant la confusion avec le chef-d'œuvre de Valerio Zurlini, *Journal intime* (1962).

Barnabo delle montagne de Mario Brenta



Le Buttane

d'Aurelio Grimaldi

Sans doute par pudeur, les responsables de la programmation ont évité de traduire le titre par «Les Putes». D'ailleurs le réalisateur avoue bien candidement: «Nous ne pensions pas participer à une manifestation aussi prestigieuse que le Festival de Cannes. (Nous aussi!) Nous en sommes très

heureux et un peu intimidés». C'est un petit film tourné en quelques semaines. (Que venait-il faire à Cannes?) Le cinéaste cherche à décrire la prostitution à travers trois portraits de femmes. On retrouve ces femmes soit dans les rues de Palerme, soit dans les bordels. La majorité des scènes taquent la pornographie. Il paraît que c'est du néoréalisme. Évidemment la caméra se promène en bas de la ceinture. Nous sommes donc à mille lieues des **Nuits de Cabiria**. N'en disons pas plus pour ne pas irriter Francine Grimaldi qui voit son patronyme associé à ce film minable.

Barnabo delle montagne

de Mario Brenta

Le film est adapté librement d'un récit de Dino Buzzati. Il s'agit du passage à l'âge adulte d'un jeune garde-forestier du nom de Barnabo. Mais, pour Mario Brenta, l'environnement compte presque autant que les personnes sinon plus. C'est pourquoi il s'intéresse à la nature d'une façon appliquée. Il trouve en elle une signification profonde. Le ciel, la montagne, l'eau, les rochers, tout mérite une vive attention. D'où chez lui un style lent pour ne pas dire éprouvant. Car il faut un temps pour voir, admirer, contempler. Son héros — plutôt son anti-héros — est complice de l'environnement. En conséquence, il faut respecter ses hésitations, ses indécisions, ses craintes, ses peurs. Barnabo est à la recherche de contrebandiers qui ont tué son vieux commandant. Complexé, troublé, il laisse passer l'occasion de pointer les coupables. Il sera disqualifié. Beaucoup plus tard, il retournera dans la montagne. Devant d'autres contrebandiers, son attitude n'aura pas varié. Ce qui charme dans ce film — si on y est sensible — ce sont les images magnifiques. On se laisse envoûter par elles. **Barnabo delle montagne** invite à vivre en harmonie avec la nature.

Une pure formalité

de Giuseppe Tornatore

Ceux qui ont adoré le gentil **Cinéma paradiso** ferait mieux de l'oublier en entrant voir **Une pure formalité**⁽¹⁾. Giuseppe Tornatore tourne le dos à un cinéma narratif. Il s'avance dans les méandres de la mémoire. Aussi dès qu'on voit Onoff courir par un jour de pluie torrentielle, on se demande ce qui lui arrive. En aboutissant dans un poste de police, il s'enferme dans un huis clos où il

va affronter un inspecteur de police. Mais l'interrogatoire ira tout de travers, Onoff (c'est le nom que se donne le fuyard) n'arrivera pas à tromper la vigilance et la perspicacité de l'inspecteur. Onoff mêle souvenirs et imaginations. Ce mélange ne fait que compliquer le récit. Comment cela va-t-il finir? La situation est accablante et le mystère au lieu de se dissiper ne fait que s'épaissir. Bref, le spectateur se questionne autant que l'inspecteur. Que s'est-il vraiment passé? Cet Onoff est-il un imposteur? Allez donc savoir. Ce qui compte ici, c'est l'affrontement qu'a su établir le cinéaste avec beaucoup de subtilité. Pendant près de deux heures, Gérard Depardieu, toujours maître de lui malgré ses fureurs, et Roman Polanski, tout à fait à l'aise devant ce «monstre de scène», nous captivent par le jeu du chat et de la souris. C'est le pari que Tornatore parvient à maintenir, plaçant le spectateur dans un état d'incertitude, cherchant la clé de cette étrange affaire. Le duel verbal entre Depardieu et Polanski est une étonnante réussite. Et la musique d'Ennio Morricone ajoute sa dimension à cet entretien intrigant. (Voir critiques page 46 et 47)

(1) On dit plus communément «Une simple formalité»

La Reine de la nuit

d'Arturo Ripstein

Le film est inspiré d'une chanteuse d'opéra, Lucha Reyes, devenue une star de la musique folklorique mexicaine. Si le personnage est authentique, l'histoire ne l'est pas. Le cinéaste nous prévient que ce qui l'intéressait c'est la liberté de moeurs de cette femme dans une société guindée des années 30-40. Il s'agit donc d'un personnage plutôt subversif. Lucha Reyes est amoureuse d'un certain Pedro qui l'abandonne, à la suite de crises de jalousie ponctuelles. Elle se réfugie chez sa mère qui tente de la raisonner et de la ramener dans le droit chemin, car sa fille court aussi bien les femmes que les hommes. Épuisée par ces diverses tentatives abortives, Lucha se vautre dans son lit et dans sa crasse. Finalement, elle absorbera un poison et s'éteindra toute seule. Le film se compose de longs plans de six ou sept minutes. C'est dire la patience sollicitée des spectateurs. Pour Ripstein, c'est le temps qui compte, un temps qui s'alourdit et crée une atmosphère insupportable. C'est tout dire.

MEXIQUE

La Reine de la nuit, une laborieuse descente aux enfers.



Riaba ma poule
de Andrei
Konchalovsky

Un été inoubliable

de Lucian Pintilie

Après le très beau film **Le Chêne**, voici encore plus épuré — à la Bresson, affirme Pintilie — **Un été inoubliable**. Nous sommes en Roumanie dans les années 20, à la veille de nouveaux soulèvements. En représailles de l'assassinat de garde-frontières, un général ordonne au capitaine d'une garnison l'exécution de paysans bulgares innocents. Le capitaine refuse. Les otages seront quand même exécutés. Mais le capitaine et sa famille seront mutés. Lors de leur départ, les veuves se soulèveront contre lui, le croyant responsable du massacre. «J'ai voulu montrer, dit Pintilie comment un couple innocent peut devenir la victime de l'Histoire. Montrer comment, pour paraphraser saint Paul, on peut faire le mal qu'on ne veut pas et non le bien qu'on veut faire». Le capitaine découvre donc que l'obéissance aveugle est un attentat à la raison et que la discipline sacrée peut devenir criminelle. Sa femme, elle, a vite compris qu'il faut sauver les innocents. La «conversion» du capitaine est le résultat de

ROUMANIE

l'éveil d'une conscience inspirée. Pour rapporter ces faits, le cinéaste a choisi un paysage entre plaine et montagne, à la fois dit-il, ingrat et splendide. Pour lui, le paysage au cinéma détermine la dramatique. L'histoire et le lieu où elle se passe suffisent à exprimer les idées. Cette déclaration nous ramène à une mise en scène bressonienne où rien de trop encombre le récit. Un film inoubliable.

RUSSIE

Riaba ma poule

de Andreï Konchalovsky

Connaissez-vous Riaba? C'est la poule d'Assia. C'est aussi sa compagne et sa confidente. C'est à elle qu'elle s'adresse quand elle veut parler... toute seule. Mais dès le début du film, c'est à nous qu'Assia s'adresse. La démocratie! Monsieur a remplacé camarade. La belle affaire! C'est en revenant dans le petit village où il a tourné, il y a trente ans, **Le Bonjour d'Assia**, que le cinéaste a préparé ce film. Les conditions étaient loin de celles qu'il a connues dans sa période américaine. Ici, tout se déroule au jour le jour avec les imprévus. Qu'importe! Ce qu'il veut montrer, c'est comment vit une communauté russe après l'enterrement du communisme. Eh bien! tout ne tourne pas rond dans cette nouvelle démocratie improvisée. Les gens se saoulent, volent, trichent, mentent... Le capitalisme n'est pas le paradis souhaité. Mais Assia veille. C'est elle qui prendra l'initiative de protester contre le propriétaire d'une scie mécanique qui empêche les gens de dormir. Il s'ensuivra des réactions diverses et Assia se retrouvera en prison. Les gens viendront la délivrer au cri sublime de liberté. Mais, le plus étonnant, c'est la trouvaille miraculeuse qui va susciter des imbroglios. Par de petites scènes rapides, des clips même, Konchalovsky crée un rythme trépidant. On rit beaucoup, mais la leçon porte aussi. Chacun, paraît-il, a le droit d'avoir tort. C'est la liberté même, dirait Riaba.

Soleil trompeur

de Nikita Mikhalkov

«Notre film, avoue Nikita Mikhalkov, est dédié aux victimes, à tous ceux qui ont été brûlés par le «soleil trompeur» de la révolution». Pour justifier son propos, il cite Tchekhov: «Je ne peins ni des anges, ni des démons. J'examine simplement l'être humain dans ses contradictions.» Cette déclaration lui confirme que «Lénine

n'est pas seul responsable d'avoir pris le pouvoir. Que Staline n'est pas seul responsable de ses crimes. Nous sommes tous coupables». Ce sentiment de culpabilité, on le trouve dans la grande littérature russe. Et Mihalkov est un fier descendant de cette lignée. Pour lui encore: «L'Occident a remplacé Dieu par la loi. Si tu vis sans Dieu, mais avec la loi, le sens de la culpabilité ne t'effleure même pas. Tu te dis: "J'agis au nom de la loi". En Russie, il n'y a jamais eu de loi. Mais il y a toujours eu Dieu. Donc le péché, la culpabilité. L'art russe est incompréhensible sans la trinité: "La foi, l'espérance

l'efficacité signent ce film captivant sur le poids de l'Histoire.

SUISSE

Trois couleurs: Rouge de Krzysztof Kieslowski

Autant le dire tout de suite, tout commence par la faute d'un chien. Est-ce le hasard? Est-ce le destin? Voyez. Un jour, Valentine blesse un chien avec sa voiture. Elle veut le remettre à son maître. Il n'en veut pas. Elle le garde. Mais il reviendra chez le juge. C'est alors que la relation commence entre la jeune fille et le propriétaire du chien. Qui est donc cette

fraternité jaillit d'emblée. Alors que les deux films précédents **Bleu et Blanc** frôlaient le pessimisme, le cinéaste laisse apparaître ici l'espoir. Il faut dire que Kieslowski est servi admirablement par un Jean-Louis Trintignant aigre et irritable et une Irène Jacob simple et souriante. Cette fois, le cinéaste s'approche davantage des personnages pour les cerner avec une attention soutenue, permettant de saisir dans les regards le respect et l'attitude qu'ils ont l'un pour l'autre. **Rouge** est sans doute le plus abouti des films de Krzysztof Kieslowski. Souhaitons que ce ne soit pas le chant du cygne.

P.S. Le scandale s'il y a, c'est bien de constater que le jury a complètement ignoré ce film éblouissant de beauté. C'est vrai qu'il était présidé par un tireur au pistolet.

TAÏWAN

Confusion chez Confucius d'Edward Yang

Le titre est habilement choisi. Comment concilier des siècles de culture et de vie sociale enracinées dans le confucianisme avec la croissance économique vertigineuse qu'a connue Taïwan? Si les gens de Taïwan continuent à manger avec des baguettes, ils ne refusent pas de prendre le taxi. En fait, ils n'ont pas oublié l'affirmation de Confucius: «Un Chinois heureux est un Chinois riche». Bien que Taïwan ait connu un boom remarquable après la Seconde Guerre mondiale, il n'est pas dit que tous les habitants se promènent en décapotable. Nous sommes en présence d'une famille où les membres travaillent dans la publicité, le théâtre et l'édition. Et sur le ton de la comédie, le cinéaste évoque la névrose des jeunes personnes que l'on retrouve souvent autour d'une table dressée. Les nombreux personnages ne permettent pas une lecture facile, alors que les disputes surgissent. Edward Yang place ses personnages devant la caméra et ils parlent, ils parlent, ils parlent. Pendant plus de deux heures, nous assistons à des «débats» où les sentiments se heurtent. Serez-vous surpris si je vous dis que la salle s'est vidée de moitié? C'est tout dire. ☆



Rouge de
Krzysztof
Kieslowski

et l'amour». Dans **Soleil trompeur**, le cinéaste nous présente des gens qui ont perdu le sens de cette trinité. Ils vivent dans une datcha dont le chef est un ancien colonel. Il doit tout mettre en œuvre pour s'imposer devant des êtres réduits à une servilité inconsciente. Arrive un transfuge de l'armée blanche qui a pour mission d'éliminer ce colonel encombrant pour le régime. Mais il faut voir comment vit cette petite famille dans une nonchalance constante. Le spectateur inquiet se demande comment les choses tourneront. Les imprévus, les retournements, les symboles ne manquent pas. Et l'ironie et

jeune fille? Mannequin à Genève, elle téléphone régulièrement à son amoureux en Angleterre, un amoureux jaloux mais peu pressé de franchir la Manche. Valentine découvre chez le juge un homme brusque et impatient, occupant ses journées à écouter des lignes téléphoniques. N'a-t-il pas autre chose à faire pour remplir sa vie? La rencontre fortuite avec Valentine sera le point de départ d'une compréhension et d'une appréciation réciproques. Le juge deviendra le mentor de Valentine et elle l'aidera à trouver un sens à sa vie finissante. On le voit, le thème de la